

## La notion d'innéité est-elle scientifiquement pertinente ?

La notion d'innéité est très controversée et critiquée dans la philosophie des sciences contemporaine (voir, par exemple, Mameli & Bateson 2007 et Mameli 2008). Elle apparaît aux yeux de nombreux chercheurs comme une notion préscientifique, qui doit être éliminée du discours scientifique (voir Griffiths & Machery 2008, Griffiths 2009). L'objet de cet article est de défendre la pertinence scientifique de la notion d'innéité tout en prenant acte des critiques justifiées qui lui sont faites.

Dans un premier temps, je reviens sur les critiques formulées à l'encontre de la notion d'innéité. Le débat contemporain est en partie confus, mêlant des arguments différents. L'analyse de celui-ci permet de regrouper les arguments avancés sous trois grands problèmes distincts : au niveau de la génétique, le problème de l'interactionnisme ; au niveau du cerveau, celui de la plasticité cérébrale ; enfin, au niveau du comportement, celui du développementalisme, opposé à une éthologie des instincts. Pour chacun de ces problèmes, je montre dans quelle mesure la critique de la notion d'innéité est justifiée. Ainsi, ce qu'on a coutume d'appeler, à la suite de Sterelny et Griffiths (1999), le « consensus interactionniste » consiste dans la reconnaissance du fait que tout trait phénotypique est le produit de l'interaction des gènes et de l'environnement, de sorte qu'il paraît impossible de qualifier un trait d'inné. La plasticité cérébrale, quant à elle, rend impossible de parler d'un câblage inné du cerveau au sens strict. S'il existe une organisation fonctionnelle corticale héritée de l'évolution, elle ne se met en place qu'en interaction avec l'environnement et d'une manière qui laisse place à des réorganisations éventuelles (voir, par exemple, Karmiloff-Smith 2009 et Mameli & Papineau 2006). Enfin, l'approche développementaliste des comportements a rendu caduque la conception de l'innéité en termes d'instincts génétiquement déterminés. Le développement fait intervenir des processus complexes que la notion d'instinct gomme. Non seulement, il ne peut y avoir de lien direct entre un comportement et un ou des gènes, mais on ne peut pas séparer dans le développement d'un organisme les fils de l'inné et de l'acquis, parce que le développement lui-même n'est pas seulement l'addition de l'inné et de l'acquis mais un processus qui se conditionne lui-même, chaque étape développementale étant le produit des étapes antérieures ou de l'histoire de l'organisme (voir, par exemple, Gottlieb 2003 et Spencer *et al.* 2009). Ces trois problèmes font donc apparaître la notion d'innéité comme inapplicable, et partant inutile.

Dans un second temps cependant, j'argumente pour soutenir que ces critiques n'ôtent pas tout sens au débat inné/acquis. S'il faut prendre acte du fait que les connaissances scientifiques actuelles montrent que l'interaction avec l'environnement apparaît, à tous les niveaux, fondamentale, la distinction entre l'inné et l'acquis conserve néanmoins une pertinence. En effet, réinterprétée à la lumière de ces connaissances scientifiques, elle renvoie à d'authentiques débats scientifiques. Je montre ainsi, en m'appuyant sur différents exemples, qu'il faut distinguer, au niveau génétique, entre le rôle de l'environnement interne et celui de l'environnement externe ; au niveau du cerveau, entre les prédispositions cognitives générales et les prédispositions spécifiques à un domaine cognitif, comme la vision ou le langage par exemple ; enfin, au niveau du comportement, entre les comportements acquis et les comportements appris. Je propose donc de définir, de manière relative et particulière, la notion d'innéité à chacun de ces niveaux. Je termine en examinant une difficulté que cette proposition soulève : dans quelle mesure la notion d'innéité ainsi redéfinie à des niveaux différents conserve-t-elle son unité et sa cohérence ? En effet, si les différentes définitions particulières de l'innéité sont sans lien entre elles, la notion *générale* d'innéité semble dépourvue elle-même de contenu. Sur ce point, je défends une interprétation causale des liens

entre les différents niveaux des gènes, du cerveau et du comportement, qui me semble à même de sauvegarder la cohérence de la notion d'innéité.

L'article aboutit ainsi à proposer une défense nuancée de la notion d'innéité qui s'appuie sur la mise en évidence des conditions dans lesquelles un usage scientifique de celle-ci est possible.

#### Références bibliographiques:

Gottlieb, G. (2003). « On Making Behavioral Genetics Truly Developmental », *Human Development*, 46, 337-355.

Griffiths, P.E. (2009). « The Distinction Between Innate and Acquired Characteristics ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, <http://plato.stanford.edu/entries/innate-acquired/>.

Griffiths, P.E. & Machery, E. (2008). « Innateness, Canalization, and “Biologizing the Mind” ». *Philosophical Psychology*, 21(3), 395-412.

Karmiloff-Smith, A. (2009). « Nativism Versus Neuroconstructivism: Rethinking the Study of Developmental Disorders ». *Developmental psychology*, 45(1), 56-63.

Mameli, M. (2008). « On Innateness: The Clutter Hypothesis and the Cluster Hypothesis ». *The Journal of Philosophy*, 105(12), 719-737.

Mameli, M. & Bateson, P. (2007). « The Innate and the Acquired: Useful Clusters or a Residual Distinction From Folk Biology? ». *Developmental Psychobiology*, 49(8), 818-831.

Mameli, M. & Papineau, D. (2006). « The New Nativism: A Commentary on Gary Marcus's *The Birth of the Mind* ». *Biology and Philosophy*, 21(4), 559-573.

Spencer, J. P., Blumberg, M. S., McMurray, B., Robinson, S. R., Samuelson, L. K. & Tomblin, J. B. (2009). « Short Arms and Talking Eggs: Why We Should No Longer Abide the Nativist–Empiricist Debate ». *Child Development Perspectives*, 3(2), 79-87.

Sterelny, K. & Griffiths, P. E. (1999). *Sex and Death*. Chicago, University of Chicago Press.